

LA GUERRE D'ALEXANDRIE

I. — Quand la guerre d'Alexandrie eut éclaté, César fait venir de Rhodes, de Syrie et de Cilicie toute la flotte; à la Crète il demande des archers; à Malchus, roi de Nabathée (1), des cavaliers; il ordonne de se procurer de toutes parts des machines de guerre et de lui envoyer du blé, de lui amener des troupes. Entre temps, ses fortifications s'augmentent chaque jour de nouveaux ouvrages; et à tous les points de la place forte, qui paraissent moins sûrs, on adapte des tortues et des mantelets (2); en outre, par des ouvertures pratiquées dans les maisons on frappe à coups de béliet les maisons voisines; et, autant l'on démolit ou, par la force, on gagne du terrain, autant l'on avance les fortifications. Alexandrie est à peu près à l'abri de l'incendie, parce que ses maisons sont construites sans bois de charpente; leur structure est consolidée par des voûtes et elles sont recouvertes de gravats ou d'un carrelage. César cherchait surtout à couper du reste de la ville, en poussant en avant ses ouvrages et ses mantelets, la partie de la place forte qu'un marécage (3) s'avancant du midi rendait très étroite; il considérait,

(1) La Nabathée était une vaste région s'étendant de l'Euphrate à la mer Rouge. Malchus avait hérité de son prédécesseur, Arétas, la reine de Pompée et de son parti, et devait être tout disposé à (...) venir en aide à César. (GRAINDOR, *La Guerre d'Alexandrie*, p. 73). Pompée avait repoussé Arétas de la Palestine en 63 avant J.-C.

(2) Les tortues et les mantelets étaient des ouvrages de défenses de différentes sortes.

(3) Le mot «palus» souleve un embarrassant problème topographique. Désigne-t-il le lac Marcotis lui-même ou un marais alimenté par le lac et par le canal dérivé du Nil? A quelques nuances près, c'est à l'une ou à l'autre de ces deux hypothèses que se rangent en définitive les critiques.

Pour M. Graindor le *palus* du *Bellum Alexandrinum* n'est autre que le lac Marcotis. Or cette hypothèse force le sens du mot latin, qui normalement signifie *marécage*, *marais*, *étang*, et, de plus, elle entraîne le commentateur dans une explication compliquée sinon invraisemblable. En effet, il ne peut s'agir du lac Marcotis, puisqu'il semble établi que le canal partant de la branche canopique du Nil suivait à peu près le cours du canal Mahmoudieh actuel et séparait sur toute sa longueur la ville d'Alexandrie du lac Mariout, et, par conséquent, ce *palus* du lac. Il est vrai que M. Graindor suppose, en s'appuyant sur Strabon, que «ce canal rejoignait l'extrémité septentrionale du *portus* Marcotis, pour se continuer ensuite vers l'ouest jusqu'au Kibotos.» M. Graindor ajoute: «En tout cas, il faut absolument renoncer à supposer que le canal contournerait le nord du lac Marcotis dans toute la longueur de la ville.» Impossible d'entrer ici dans les détails de la discussion.

Malgré l'autorité de Strabon et de M. Graindor, ce *palus* n'est, à notre avis, ni le lac Marcotis ni son prolongement, mais un marais

d'abord, qu'en divisant la ville en deux parties, la bataille serait dirigée par un commandement unique; ensuite, qu'on pourrait porter secours aux troupes en difficulté et amener du renfort depuis l'autre côté de la place; mais, en tout premier lieu, qu'il aurait de l'eau et du fourrage en abondance; sa quantité d'eau était très limitée; quant au fourrage il n'avait absolument aucun autre moyen de s'en procurer; le marécage pouvait lui en fournir largement l'une et l'autre.

II. — Les Alexandrins, de leur côté, ne mettaient ni hésitation ni retard dans leurs préparatifs. En effet, ils avaient envoyé dans toutes les parties du territoire égyptien, jusqu'aux frontières du royaume, des ambassadeurs et des recruteurs chargés de lever des troupes; ils avaient transporté dans leur place forte des armes et des machines de guerre en grande quantité et groupé une masse considérable d'hommes. En outre, ils avaient installé dans la ville de vastes ateliers d'armes. De plus, ils avaient armé les esclaves adultes; à qui les maîtres assez riches fournissaient la nourriture quotidienne et la solde. A l'aide de tant d'hommes bien répartis ils défendaient les fortifications des quartiers excentriques; ils maintenaient en réserve les cohortes de vétérans dans les endroits les plus fréquentés de la ville de manière que, dans quelque endroit que l'on combattît, elles pussent se présenter avec leurs forces intactes là où il faudrait porter secours. Ils avaient fermé toutes les rues et ruelles avec une triple barricade construite en pierres équarries et n'ayant pas moins de 40 pieds de haut; ils avaient muni toutes les parties basses de la ville de tours très élevées à dix étages. De plus, ils avaient construit d'autres tours mobiles de tout autant d'étages auxquelles ils avaient fixé des roues, et qu'ils déplaçaient, au moyen de câbles et de bêtes de trait, dans les avenues toutes droites, partout où il leur semblait bon.

III. — La ville, très productive et très riche en toutes choses, pourvoyait à ces préparatifs. Les habitants, très ingénieux et d'intelligence très vive, exécutaient eux-mêmes avec tant d'adresse les ouvrages qu'ils nous avaient vu faire, que c'étaient les nôtres qui paraissaient les avoir copiés; ils inventaient aussi beaucoup de choses de leur propre initiative; et, dans le même

s'avancant du côté sud dans la partie est de la ville d'Alexandrie et alimenté par les infiltrations d'eau du canal et peut-être aussi du lac Marcotis. C'est ce qui nous paraît ressortir du texte du *Bellum Alexandrinum*. César, qui n'en était pas éloigné, cherchait à s'y approvisionner en eau et en fourrage, mais Achilles réussit à l'en empêcher.

moment, ils attaquaient nos fortifications et détendaient les leurs. Cependant, voici les propos que leurs chefs tenaient dans les conseils de guerre : Le peuple romain prenait peu à peu l'habitude d'occuper ce royaume. Quelques années auparavant, A. Gabinus se trouvait en Egypte avec son armée (1). Pompée, en fuite, s'y était réfugié; César y était arrivé avec des troupes, et le meurtre de Pompée ne leur avait profité en rien, d'autant moins que César s'attardait chez eux. S'ils ne l'en expulsaient pas, leur royaume deviendrait une province romaine; il fallait agir promptement : car, coupé du dehors par le mauvais temps particulier à la saison, César ne pouvait recevoir des renforts d'outre-mer.

IV. — Cependant un désaccord s'était élevé, comme on l'a montré précédemment (2), entre Achilles, qui commandait les troupes de vétérans, et Arsinoë, fille cadette du roi Ptolémée; ils se tendaient des embûches l'un à l'autre, chacun voulant accaparer tout le pouvoir; poussée par l'eunuque Ganymède, son gouverneur, Arsinoë s'en empare la première et fait assassiner Achilles. Son allié et protecteur mort, Arsinoë détenait tout pouvoir. Elle confie l'armée à Ganymède. Ce dernier, dès son entrée en fonction, augmente ses largesses aux soldats et dirige tout avec une égale vigueur.

V. — Le sous-sol d'Alexandrie contient des galeries pratiquées dans presque toute son étendue; des canaux, communiquant avec le Nil, amènent l'eau dans les maisons particulières, où, avec le temps, elle se clarifie peu à peu et dépose. Les propriétaires des maisons et leurs familles avaient coutume de s'en servir; car celle qu'apporte le Nil est tellement limoneuse et trouble qu'elle engendre toutes sortes de maladies; mais la plèbe devait s'en contenter, parce qu'il n'y a pas de fontaine dans

(1) Ptolémée Aulète avait dû se réfugier à Rome par suite de révoltes provoquées par ses exactions. En son absence, les Alexandrins mirent à sa place sa fille, Bérénice, épouse d'Archelaus. Ptolémée obtint du sénat romain l'aide de Gabinus, proconsul de Syrie depuis l'année 57. En 55, Gabinus rétablit sur le trône Ptolémée, après avoir tué Archelaus et Bérénice, massacré un grand nombre de riches et confisqué leurs biens. Il repartit pour la Syrie en laissant en Egypte une partie de ses troupes pour protéger le roi. Ce sont ces mêmes troupes, mentionnées dans le *De Bello Civili* (chap. 110) et dans le *Bellum Alexandrinum* (chap. IV), qui formaient le noyau important de l'armée d'Archillas.

(2) Cf. *De Bello Civili*, III, 112, 11.

toute la ville. Or, ce fleuve (1) coulait dans la partie de la ville qu'occupaient les Alexandrins. De ce fait, Ganymède se rendit compte qu'il pouvait couper l'eau aux nôtres, qui, répartis par quartiers pour défendre les fortifications, puisaient l'eau dont ils avaient besoin dans les citernes et les bassins des maisons privées.

VI. — Son plan arrêté, Ganymède entreprend cette oeuvre importante et difficile. Il commence par boucher les canalisations et couper toutes voies d'accès aux parties de la ville qu'il occupait; puis, au moyen de machines hydrauliques actionnées par des roues, il aspire en masse l'eau de la mer; il en fait couler sans interruption des quartiers supérieurs vers celui de César. C'est pourquoi l'eau qu'on puisait dans les maisons voisines était légèrement plus salée que d'habitude; nos soldats, très surpris, se demandaient comment cela s'était produit; ils avaient de la peine à se fier à leur goût, parce que leurs camarades, postés plus bas, disaient qu'ils buvaient une eau de même saveur que celle qu'ils avaient précédemment l'habitude de boire; en comparant les eaux et en les goûtant, ils se rendirent compte combien elles différaient entre elles. Mais, en peu de temps, l'eau des bassins supérieurs devint absolument imbuvable, tandis que celle des bassins inférieurs s'altérait et prenait de plus en plus un goût salé.

VII. — A cette constatation tout doute disparaît et fait place à une frayeur telle qu'ils se crurent tous réduits à la dernière extrémité; au point que les uns se plaignaient de ce que César tardait à donner l'ordre de s'embarquer; que les autres redoutaient [dans cette opération] un sort beaucoup plus dur, car ils ne pourraient cacher aux Alexandrins les préparatifs de la fuite, étant si peu distants d'eux, ni trouver refuge sur les bateaux sous la pression menaçante des ennemis. Il y avait, en outre, dans le quartier occupé par César un grand nombre d'habitants qu'il n'avait pas expulsés de leurs maisons, parce que, en présence des nôtres ils feignaient d'être fidèles et paraissaient avoir abandonné le parti de leurs concitoyens. En sorte que, si j'avais à soutenir que les Alexandrins ne sont ni fourbes ni téméraires, j'épuiserais en vain toutes les ressources de mon

(1) Le terme latin *flumen* désigne un cours d'eau d'une certaine importance. Cf. *De Bello Gallico*, (I, 12) «*Flumen est Aror*», la Saône; B. A. XXIX. 1. *flumen*, canal étroit se déversant dans le Nil. Il s'agit ci-dessus non pas de la branche canopique du Nil, mais du canal qui alimente encore aujourd'hui Alexandrie et connu sous le nom de canal Mahmoudieh.

éloquence; car quiconque connaît à la fois et leur race et leur caractère ne peut douter que ce ne soit l'espèce d'hommes la plus portée à la trahison.

VIII. — César calmait la frayeur de ses soldats en leur montrant des motifs de consolation. On pourrait, affirmait-il, trouver de l'eau douce en creusant des puits; tous les rivages ont par nature des filets d'eau douce; si jamais la nature du littoral égyptien était différente de celle de tous les autres, cependant, puisqu'ils étaient maîtres de la mer et que les ennemis n'avaient pas de flotte, on ne saurait les empêcher d'aller chercher chaque jour de l'eau par bateaux soit à leur gauche, à Paratonium, soit à leur droite, à l'île (1); les vents ne seraient jamais contraires à la fois à la navigation dans l'une et dans l'autre de ces directions. Il ajoutait qu'en tout cas il n'était nullement question de fuir, non seulement pour ceux qui estimaient leur dignité avant tout, mais pas même pour ceux qui ne songeaient qu'à leur salut; que c'était une question importante de résister aux attaques des ennemis depuis les retranchements; qu'en les abandonnant ils seraient désavantagés et par leur position et par leur nombre; que, d'autre part, monter

(1) L'identification de *Paratonium* et de l'île en question continue à embarrasser les historiens. Voici, en bref, les précisions qu'apporte M. Graindor: Au X^{me} livre de la *Pharsale*, Lucain mentionne une *Paraetonia urbs*, qui désigne, d'après le contexte, Alexandrie elle-même. « Dans ce nom poétique semble s'être conservé le souvenir d'un quartier d'Alexandrie ou de sa banlieue, évidemment voisin de la côte, puisqu'il était synonyme d'Alexandrie. Non loin de ce quartier, à l'ouest de la ville devait se trouver une source d'eau. Ce n'est pas là une simple hypothèse, puisque le B. A. y fait allusion (X, 2). Elle se trouvait après du promontoire de Chersonesus, à 70 stades à l'ouest d'Alexandrie. César la connaissait. C'est là qu'il n'a fait provision d'eau lorsqu'il se porta au-devant de la XXXVII^e légion et c'est là sans aucun doute qu'il faut chercher l'emplacement de l'énigmatique *Paraetonia* ».

Quant à l'île, M. Graindor, après avoir rejeté deux autres hypothèses invraisemblables, conclut: « Sur la droite de César il n'existait guère que les îles de la rade d'Aboukir, telle celle qui porte aujourd'hui le nom de Nelson. Elle n'est qu'à 25 kilomètres environ d'Alexandrie, c'est-à-dire à une distance qui permettait aisément de s'y rendre et d'en revenir en un jour. Sans doute est-ce là ou dans un des flots voisins qu'il faudrait chercher l'insula dont il est question dans le *Bellum Alexandrinum*. A moins qu'il ne s'agisse d'une île disparue sous les flots, comme Anthirrodos ». (*La Guerre d'Alexandrie*, p. 83-84). M. E. Combe dit que les Croisés au moyen âge s'approvisionnaient en eau dans les citernes de l'île Nelson, réservoirs d'eau de pluie. Ces citernes remontaient à une haute antiquité. Elles existaient sans doute déjà au temps de César. Il paraît donc évident que l'insula du B. A. est l'île Nelson actuelle. Cf. *Bulletin de la Soc. royale d'Archéol. d'Alex.*, No. 24, 1928, art. E. COMBE, *Le nom arabe de l'île Nelson*.

à bord des bateaux, surtout en s'aidant de barques, exigerait beaucoup de temps et de peine; que les Alexandrins avaient pour eux l'avantage d'une extrême agilité et d'une connaissance parfaite des lieux et des édifices; qu'une victoire les rendrait particulièrement audacieux et qu'ils occuperaient les hauteurs et les maisons, et qu'ainsi ils empêcheraient les nôtres de s'embarquer pour fuir; qu'ils devaient, par conséquent, renoncer à un tel projet et ne penser qu'à vaincre à tout prix.

IX -- Après avoir ainsi harangué ses soldats et réveillé leurs bonnes dispositions, César charge les centurions de transmettre l'ordre d'interrompre tous les autres travaux et de réunir tous les efforts pour creuser des puits, sans se relâcher aucun moment de la nuit. Grâce à cette entreprise, à laquelle chaque homme s'appliqua avec ardeur, on trouva en une seule nuit de l'eau douce en quantité suffisante. Ainsi, par un travail de courte durée, on fit échouer les manoeuvres compliquées des machines et les suprêmes efforts des Alexandrins. Deux jours plus tard, la trente-septième légion, composée de soldats de Pompée qui s'étaient soumis et que Domitius Calvinus (1) avaient embarqués sur des navires de transport avec du blé, des armes offensives et défensives, des machines de guerre, fut entraînée vers les côtes d'Afrique un peu au-delà d'Alexandrie. Le vent du sud-est, qui soufflait sans trêve depuis plusieurs jours, avait empêché ces navires de gagner le port; mais toute cette région a des endroits excellents pour jeter l'ancre. Comme ils y étaient retenus depuis longtemps et qu'ils souffraient du manque d'eau, ils dépêchèrent à César un avis pour l'en informer.

X. -- Afin de pouvoir décider par lui-même ce qu'il y avait à faire, César monte sur un navire et ordonne à toute sa flotte de le suivre; il n'embarque aucun soldat avec lui, car, comme il devait passablement s'éloigner, il ne voulait pas dégarnir les retranchements. Quand il arriva près de l'endroit appelé Chersonèse, il envoya à terre des rameurs pour faire provision d'eau; quelques uns d'entre eux, s'étant trop éloignés des navires pour se livrer au pillage, furent pris par des cavaliers ennemis. Les Alexandrins apprirent de ces prisonniers

(1) Cneius Domitius Calvinus, consul en 53, commandant du centre de l'armée de César à Pharsale, fut chargé par César de gouverner les provinces romaines d'Asie. Il eut à lutter contre Pharnace. (B.A., ch. XXXIV, XLI).

que César lui-même était venu avec la flotte et qu'il n'avait pas de soldats à bord. Ce renseignement leur fit croire que la fortune leur offrait une belle occasion de mener à bien l'affaire. C'est pourquoi ils chargent de combattants tous les bateaux en état de naviguer et se portent à la rencontre de César qui s'en retournait avec sa flotte. César ne voulait pas combattre ce jour-là pour deux motifs : Il n'avait pas de soldats à bord et la 10^{me} heure du jour (1) était déjà passée; or, la nuit donnerait plus d'assurance, lui semblait-il, aux ennemis qui pouvaient compter sur leur connaissance des lieux; elle lui ôterait à lui-même jusqu'à l'avantage d'encourager les siens, car un encouragement n'est pas assez efficace, si l'on ne peut noter les actes de bravoure ou de lâcheté. C'est pourquoi César dirigea vers la côte les navires qu'il put; il ne pensait pas que les ennemis l'y suivraient.

XI. -- Un navire de Rhodes à l'ailé droite de César, s'était placé à l'écart du reste de la flotte. Les ennemis, l'ayant remarqué, ne peuvent se contenir de lancer sur lui impétueusement avec quatre navires pontés et beaucoup d'autres déconverts. César fut contraint de lui porter secours pour ne pas subir en face un honteux affront; bien que, si quelque chose de grave était arrivé à ces maladroits, ils l'eussent bien mérité, pensait-il. Le combat fut engagé avec une grande vigueur de la part des Rhodiens; comme ils s'étaient distingués dans tous les combats par leur tactique et leur bravoure, ils ne se refusèrent pas à soutenir tout le poids de l'attaque dans cette circonstance surtout, pour qu'on ne pût leur reprocher un revers éventuel dû à la négligence de leurs hommes. C'est pourquoi l'issue du combat fut très heureuse. Un quatrième ennemi fut capturée, une autre coulée, deux autres dégarnies de tous leurs équipages; en outre, un grand nombre d'hommes furent massacrés sur les autres navires. Si le vent s'était mis fin au combat, César se serait emparé de toute la flotte ennemie. Ce revers consterna les ennemis. Malgré un léger vent debout, César fit remorquer jusqu'à Alexandrie par ses navires victorieux les bateaux de transport.

XII. — Les Alexandrins furent d'autant plus accablés par ce désastre qu'ils se voyaient vaincus non par la bravoure des soldats romains, mais par l'habileté des hommes de notre

(1) 5 heures de l'après-midi.

flotte (1) ... ils se retirèrent dans les lieux supérieurs afin de pouvoir se défendre depuis les maisons et de s'y retrancher en entassant toutes sortes de matériaux, parce qu'ils craignaient encore une attaque de notre flotte même près du rivage. Quand Ganymède eut promis dans le conseil de remplacer les navires perdus et d'augmenter le nombre de bateaux, les Alexandrins, pleins d'espoir et de confiance, se mirent à radoubler les vieux bateaux et s'adonnèrent avec beaucoup de soin et de diligence à cette besogne. Et, bien qu'ils eussent perdu plus de cent dix navires de guerre dans le port et les arsenaux (2), cependant ils ne renoncèrent pas au projet de restaurer leur flotte. Ils voyaient bien, en effet, que César ne pourrait recevoir ni renforts ni vivres, si eux-mêmes avaient une puissante flotte : en outre, ces hommes nés marins, exercés dès leur enfance et par une pratique quotidienne aux usages d'une ville et d'une région maritimes, désiraient recourir à un élément qui était pour eux un avantage naturel et familier : et ils se rendaient compte à quel point leurs petites embarcations leur avaient servi (3) ; aussi s'appliquèrent-ils de tout leur zèle à réparer leur flotte.

XIII. — A toutes les bouches du Nil des vaisseaux montaient la garde pour exiger les droits d'entrée. Il y avait aussi au fond des arsenaux du palais royal de vieux navires qui n'avaient plus servi à la navigation depuis de longues années. Ils radoubèrent ces derniers, ramenèrent les autres à Alexandrie. On manquait de rames ; on démollit la toiture des portiques, des gymnases, des édifices publics ; les poutres servirent de rames ; l'habileté naturelle des habitants procura telles choses, la richesse de la ville en fournit telles autres. Enfin, on ne préparait pas une navigation lointaine, mais on pourvoyait à la nécessité du moment, et on savait que la bataille se livrerait dans le port même. Aussi, en peu de jours et contre l'attente générale, achevèrent-ils 22 quadrirèmes, 5 quinquérèmes, auxquelles vinrent s'ajouter un grand nombre de plus petits ba-

(1) Lacune dans le texte latin.

(2) César incendia la flotte égyptienne au début des hostilités. Cf. *Sommaire*, p. 76; *B.C.*, CXL.

(3) Allusion aux attaques répétées à l'improviste contre les vaisseaux de César. Dion Cassius, plus explicite que l'auteur du *B.A.*, dit que Ganymède réussit à brûler ou à capturer des navires de transport romains. (DIO, XLII, 40, 2.) Plus bas, au chap. XIX, le *B.A.* contient une allusion plus précise à ces faits ; il est question de navires que les Alexandrins avaient coutume d'envoyer par les passages sous les deux ponts (de l'Heptastade) pour incendier les transports de César.

teaux non pontés. Et, après avoir essayé dans le port même à la rame chacun de ces bateaux, les Alexandrins les chargèrent de soldats d'élite et s'apprêtèrent à combattre de tous leurs moyens. César avait 9 navires de Rhodes (des dix qui lui avaient été envoyés un avait échoué en route sur le littoral égyptien), 8 du Pont, 5 de Cilicie, 12 venant d'Asie. Dans ce nombre on comptait [...] quinquérèmes et 10 quadrirèmes; les autres navires étaient de plus petite dimension et la plupart non pontés. Cependant, confiant dans le courage de ses soldats et renseigné sur les troupes ennemies, il se préparait au combat.

XIV. — Quand, les deux adversaires, furent arrivés chacun à une pleine confiance en ses forces, César contourne l'île de Pharos avec sa flotte et vient ranger ses navires face à l'ennemi : à l'aile droite il place les navires rhodiens, à l'aile gauche, ceux du Pont. Entre eux il laisse un intervalle de 400 pas, distance qui lui paraissait suffisante pour que les navires pussent manoeuvrer. Derrière cette ligne il dispose en réserve les autres bateaux de la flotte; il désigne expressément à chacun l'unité qu'il doit suivre et soutenir. Sans hésitation les Alexandrins font avancer leur flotte et la rangent en ligne de bataille : en première ligne ils placent 22 navires; au second rang ils disposent en réserve le resté de leur flotte. Ils font sortir encore un bon nombre de bateaux plus petits et de barques chargés de traits-incendiaires et de torches, dans l'espoir de terrifier les nôtres par leur nombre, leurs cris et les flammes. Il y avait entre les deux flottes une passe étroite et des bas-fonds, qui s'étendent jusqu'à la côte d'Afrique (c'est pourquoi on dit que la moitié d'Alexandrie appartient à l'Afrique) (1); on attendit assez longtemps de part et d'autre pour voir qui prendrait l'initiative de traverser la passe; car, celui qui s'y engagerait serait vraisemblablement fort embarrassé, et pour déployer sa flotte et pour se retirer, si la situation devenait trop critique.

XV. — La flotte de Rhodes avait à sa tête Euphranor, dont la grandeur d'âme et la bravoure bien connues lui avaient valu d'être choisi par les Rhodiens pour commander leur flotte. Remarquant l'hésitation de César, il lui dit : «César, il me sem-

(1) Les anciens géographes ne sont pas d'accord sur la frontière qui sépare l'Asie de l'Afrique. Les uns la placent sur l'étroite bande de terre qui va de Port-Saïd à Suez; d'autres, sur le Nil; certains la reculent encore plus à l'ouest et considèrent l'Égypte comme faisant partie de l'Asie. C'est à cette dernière opinion que paraît se ranger l'auteur du B.A.

ble que tu crains, en engageant le premier tes navires dans ces bas-fonds, d'être contraint de combattre avant d'avoir pu déployer le reste de la flotte. Contie-nous cette opération : nous soutiendrons le poids de la lutte et nous ne tromperons pas ta confiance, en attendant que le reste de la flotte nous suive. C'est vraiment pour nous une grande honte et une grande peine de voir ces gens-là nous braver plus longtemps. — César l'encourage, le comble d'éloges, puis donne le signal du combat. Quatre des navires rhodiens traversent la passe; les Alexandrins les entourent et fonceent sur eux. Les Rhodiens soutiennent le choc et manoeuvrent avec art et habileté; et leur tactique réussit si bien que, malgré la disproportion numérique, aucun navire ne s'expose de flanc à l'ennemi, aucun ne laisse enlever ses rames, mais tous s'avancent toujours proue en avant contre les vaisseaux ennemis. Entre temps, le reste de la flotte les a rejoints. Alors, faute de place, il faut renoncer à la manoeuvre, et l'issue du combat ne dépend plus que de la bravoure. A Alexandrie tous les nôtres et tous les habitants délaissèrent les travaux de défense ou d'attaque, tous gagnèrent les terrasses des maisons ou cherchaient place n'importe où pour assister au combat; chacun faisait des prières et des vœux aux dieux immortels pour la victoire des siens.

XVI. — Au reste, l'enjeu de la bataille était tout à fait différent pour les uns ou pour les autres. En effet, dans le cas d'une défaite, les nôtres seraient bloqués par terre et par mer, victorieux, ils auraient devant eux toute l'incertitude de l'avenir. Tandis que, si les Alexandrins l'emportaient avec leur flotte, ils seraient maîtres de tout; vaincus, ils pourraient cependant tenter une dernière chance. C'était en même temps pénible et pitoyable de voir un très petit nombre combattre pour les plus graves intérêts et pour le salut de tous; si l'un d'eux venait à manquer de fermeté ou de courage, tous les autres auxquels il n'aurait pas été donné de combattre pour eux-mêmes devraient également capituler. C'est ce que César avait répété les jours précédents aux siens pour les engager à combattre avec d'autant plus de courage qu'ils voyaient le salut commun entre leurs mains. Et chacun avait adressé les mêmes exhortations à un camarade, à un ami, à une connaissance, le suppliant de ne pas tromper son attente ni celle de tous ceux qui l'avaient judicieusement choisi pour prendre part au combat. Aussi combattit-on si bravement que l'habileté ni l'art ne furent d'aucun secours aux ennemis habitués à la mer et à la navigation :

que, malgré leur supériorité numérique en navires, le grand nombre ne leur servit de rien; que leurs combattants, choisis d'après la valeur personnelle parmi une telle masse d'hommes, ne purent égaler la bravoure des nôtres. On prit au cours de la bataille une quinquérème et une birème avec les soldats et l'équipage, et on en coula trois autres sans que les nôtres ne subissent de perte. Le reste prit la fuite vers la ville, qui n'est pas éloignée; là les ennemis défendirent leurs bateaux du haut des môles et des édifices qui dominent la mer et empêchèrent les nôtres de s'en approcher.

XVII. — Pour éviter que de tels événements ne se reproduisent à l'avenir, César estima qu'il fallait mettre tout en oeuvre pour s'emparer de l'île ⁽¹⁾ et de la jetée y conduisant. Il venait, en effet, d'achever en grande partie ses fortifications dans Alexandrie; il était plein d'espoir de pouvoir attaquer en même temps l'île, la jetée et la ville. Cette décision prise, il fait monter dans de petits bateaux et dans des barques dix cohortes et des cavaliers gaulois armés à la légère, choisis parmi ceux qu'il jugeait les plus capables; et, pour diviser les troupes ennemies, il fait attaquer avec ses navires pontés l'autre côté de l'île ⁽²⁾, après avoir promis de grandes récompenses à celui qui prendrait l'île le premier. Tout d'abord, les ennemis soutinrent dans l'ensemble l'assaut des nôtres. En effet, en même temps qu'ils combattaient du haut des terrasses des maisons, des soldats bien armés défendaient le rivage, dont l'escarpement n'offrait pas un accès facile aux nôtres; et ils gardaient l'entrée étroite de la rade avec des esquifs et 5 navires de guerre habilement manœuvrés. Mais, après avoir pris connaissance des lieux et sondé les gués, quelques uns des nôtres prennent pied sur le rivage; ils sont bientôt suivis par d'autres; ils attaquent aussitôt avec vigueur les ennemis qui se pressaient sur la plage; tous les Pharites tournent le dos. En les voyant fuir, la garde du port quitte son poste, aborde avec ses bateaux le rivage près de la bourgade, et se précipite hors des navires pour défendre les maisons.

(1) Il s'agit de l'île Pharos et non de la petite île sur laquelle s'élevait le Phare, reliée à la grande île par une courte jetée. La petite île était tombée entre les mains de César au début des hostilités. Cf. *Sommaire*, p. 78 et *B.C.*, III, 112.

(2) Sur le côté où fut déclenchée cette attaque cf. GRAINDOR *La Guerre d'Alex.*, p. 107-108.

XVIII. — Cependant, les ennemis ne purent résister bien longtemps depuis leurs fortifications, bien que les maisons ne fussent pas, toutes proportions gardées, d'un autre genre que celles d'Alexandrie, que de hautes tours, reliées entre elles, tinssent lieu de rempart et que les nôtres n'eussent emporté avec eux ni échelles ni d'ais ni rien de ce qui est nécessaire pour un siège. Mais le peur élève aux hommes la raison et la détermination, paralyse leurs membres, comme il arriva alors. Ces mêmes hommes qui eussent été capables de résister en terrain plat et uni, effrayés de la fuite des leurs et du massacre d'un petit nombre, n'osèrent pas rester dans des maisons de trente pieds de haut, ils se précipitèrent du haut dans la mer et se sauvèrent à nage vers la ville, distante de 800 pas. Toutefois beaucoup d'autres furent tués, pris et mis; tandis que le nombre des prisonniers s'éleva au total à 6000 (1).

XIX. — César, ayant accordé le butin aux soldats, les invita à piller les maisons. Il fit élever un fortin à la tête du pont le plus rapproché de Pharos et y établit une garnison. Dans leur panique les Égyptiens avaient abandonné ce pont; les Alexandrins défendaient l'autre plus solide et plus près de la ville. Mais, le lendemain, César l'attaqua de la même manière, parce qu'en occupant ces deux ponts il lui semblait empêcher toute irruption de la part des bateaux ennemis et les brigandages soudains. Il fit à cet effet employer les défenseurs de ce pont au moyen de catapultes placées sur les navires et en lançant des traits, et les avait refoulés dans la ville; déjà il avait envoyé à terre trois cohortes envahir, car l'étroitesse de la jetée ne permettait pas qu'un plus grand nombre s'y établît; le reste des troupes était maintenu aux postes sur les bateaux. Ces dispositions prises, César donna l'ordre d'élever des palissades sur le pont du côté de l'ennemi et d'obstruer en le comblant de pierres le passage ouvert aux navires ennemis sous l'arche qui soutenait le pont. Le second ouvrage achevé, il était absolument impossible à une barque de passer; mais le premier était à peine commencé que toutes les troupes des Alexandrins s'élançèrent hors de la ville et se massèrent sur la place assez spacieuse en face des retranchements, tandis que les navires qu'ils avaient coutume d'envoyer par les passages sous les deux ponts pour incendier les transports de César vinrent se poster près de la jetée. Nous combattions du haut du pont et de la jetée;

(1) Cf. ch. XII, note 1.

les Alexandrins, depuis l'esplanade qui précédait le pont et depuis les navires disposés le long de la jetée.

XX. — Pendant que César était occupé à diriger les opération et à exhorter les fantassins, les rameurs et les hommes d'équipage quittent en grand nombre nos bateaux de guerre et s'élancent sur la jetée, les uns poussés par la curiosité d'assister au combat et les autres aussi par l'envie d'y prendre part. D'abord à coup de pierres et de frondes ils écartèrent de la jetée les bateaux ennemis et semblaient produire un grand effet par le nombre de leurs projectiles. Mais bientôt une poignée d'Alexandrins audacieux débarquèrent au-delà de cet endroit sur le flanc découvert des Romains; comme ces derniers s'étaient avancés sans les enseignes, en désordre et à la légère, ils se mirent de même à se réfugier inconsidérément sur leurs navires. Enhardis par leur fuite, les Alexandrins quittèrent en plus grand nombre leurs bateaux et attaquèrent plus vigoureusement nos soldats pris de panique. En même temps, ceux des nôtres qui étaient restés à bord, se hâtent de retirer les échelles et d'écarter du môle leurs navires, de peur que l'ennemi ne s'en empare. Consternés par tous ces événements nos soldats des trois cohortes qui s'étaient postés sur le pont et à l'entrée de la jetée, entendant derrière eux de grands cris, voyant fuir leurs camarades, ayant à faire face à une grêle de projectiles, craignent d'être enveloppés par derrière et d'avoir la retraite tout à fait coupée par suite de l'éloignement de nos vaisseaux; ils abandonnent le retranchement commencé à la tête du pont et, dans une course précipitée, cherchent à atteindre nos navires. Une partie d'entre eux trouvent place sur les bateaux les plus proches, qui coulent sous le nombre et le poids des hommes; ceux qui tiennent bon et hésitent sur le parti à prendre sont massacrés par les Alexandrins; d'autres, plus heureux, atteignent les vaisseaux légers à l'ancre et s'éloignent sains et saufs; un petit nombre, se protégeant de leurs boucliers et comptant sur leur courage, gagnent à la nage les embarcations voisines.

XX. — César, occupé à exhorter les siens tant qu'il put à tenir ferme sur le pont et près des retranchements, courut le même danger; quand il les voit tous plier, il se retire sur son navire. Comme un grand nombre de soldats s'y précipitent à sa suite et qu'il est impossible de manoeuvrer ni de s'écarter de la jetée, César, pressentant ce qui allait arriver, s'élance du bateau et gagne à la nage les navires qui s'étaient arrêtés plus

loin (1). De là, il envoie des barques au secours des siens en détresse et en sauve un certain nombre. D'ailleurs, le navire qu'il venait de quitter sombra sous le grand nombre de soldats et périt avec les hommes. Dans ce combat on eut à regretter la perte de 400 légionnaires environ et d'un peu plus de matelots et de rameurs. Les Alexandrins construisirent à la tête de ce pont un fortin qu'ils renforcèrent au moyen de puissants retranchements et de nombreuses machines de guerre; ils retirèrent de l'eau les pierres entassées sous l'arche du pont et utilisèrent librement par la suite le passage pour lancer leurs embarcations contre César.

XXII. — Nos soldats, loin de se laisser troubler par cet échec, pleins d'ardeur et de zèle, redoublèrent d'efforts pour attaquer les ouvrages ennemis dans une lutte quotidienne; et chaque fois que l'occasion se présentait, ils en venaient aux mains avec les Alexandrins, qui faisaient des sorties précipitées (1)... les exhortations prodiguées par César ne réussissaient pas à modérer ni les efforts des légionnaires ni leur envie de se battre, de sorte qu'il fallait plutôt les contenir et les détourner de combats si dangereux que les exciter à la lutte.

XXIII. — Quand les Alexandrins se rendirent compte que les succès affermissaient les Romains et que les revers les excitaient; qu'eux-mêmes ne connaîtraient pas une troisième fois à la guerre la chance de pouvoir être les plus forts, agissant, comme nous pouvons en déduire par conjecture, soit sous l'instigation des amis du roi demeurés dans les garnisons de César, soit de leur propre initiative après communication faite au roi par des messagers secrets et après en avoir reçu l'approbation, ils envoient une ambassade à César pour lui deman-

(1) Dans le *B. A.*, en le voit, il n'est question ni du manteau de pourpre que César aurait abandonné «pour ne pas servir de cible aux Alexandrins et pour nager plus facilement», ni des documents importants qu'il aurait tenu élevés au-dessus de l'eau en nageant. La légende du manteau de pourpre abandonné n'est pas invraisemblable: Dion, Appien, Florus, Suétone en parlent; son historicité n'a pas été contestée. Mais l'anecdote des papiers paraît suspecte, bien qu'elle soit rapportée par plusieurs auteurs anciens. Les historiens modernes la rejettent avec raison. «Outre que le *Bellum Alexandrinum* n'en fait aucune mention, remarque M. Graindor, on se demande comment César aurait réussi à préserver ces papiers du contact de l'eau puisqu'il fut obligé de plonger pour sortir de la barque et échapper aux coups de l'ennemi (...) Enfin, on ne comprend pas pourquoi César emportait avec lui des documents de telle importance, alors qu'il aurait pu les laisser en sûreté dans son camp».

(1) Lacune dans le texte latin.

der de congédier leur roi et de lui permettre de passer chez les siens; les ambassadeurs font valoir que tout le peuple, dégoûté du gouvernement provisoire d'une jeune fille (1) et de la domination cruelle de Ganymède, était prêt à faire ce que le roi ordonnerait; que, si avec son approbation ils promettaient à César loyauté et amitié, la crainte d'aucun danger ne retiendrait le peuple de se soumettre.

XXIV. — César ne connaissait que trop cette nation perfide, toujours prête à feindre des sentiments qu'elle n'a pas; il jugea cependant à propos d'accorder aux Alexandrins la faveur qu'ils demandaient: s'ils étaient vraiment sincères dans leurs revendications, le roi congédié, croyait-il, demeurerait fidèle; si, au contraire, comme cela était plus conforme à leur caractère, ils voulaient avoir le roi pour chef dans la conduite de la guerre, il y aurait plus de gloire et plus d'honneur pour lui César de faire la guerre à un roi qu'à une bande d'aventuriers et d'esclaves transfuges. C'est pourquoi, après avoir exhorté le roi à veiller sur le royaume de ses pères, à épargner son glorieux pays déjà honteusement ravagé par le feu et d'autres fléaux, à ramener d'abord ses sujets à la raison, à les y maintenir, à être loyal envers le peuple romain et envers lui César, qui lui témoignait une si grande confiance en le rendant à ses ennemis armés. César, prenant la main du jeune roi déjà grand (1) s'apprêtait à le congédier. Mais le souverain, instruit dans l'art de feindre, pour se montrer digne de sa race, se mit à supplier en pleurant César de ne pas le congédier: Il lui serait moins agréable de régner, assurait-il, que de jouir de la présence de César. Après avoir séché les larmes du jeune roi, César, ému lui-même, le renvoya chez les siens en l'assurant que, s'il était sincère, ils seraient bientôt réunis. Comme si on l'avait lâché de prison et mis en liberté, ce prince se mit à mener si vivement la guerre contre César que les larmes qu'il avait versées lors de leur entretien étaient, croyait-on, des larmes de joie. Que telle chose se fût produite, nombre de lieutenants, d'amis, de centurions et de soldats de César n'en étaient pas fâchés, parce que sa bonté excessive avait été le jonet de la fourberie d'un enfant. Comme si César avait été vraiment amené à agir ainsi par pure bonté et non par un calcul très sage.

(1) Arsinoë, soeur cadette de Cléopâtre.

(1) Ptolémée devait avoir alors 13 ans: il était de 8 ans plus jeune que Cléopâtre. Cf. SCHNEIDER, *B.A.*, ch. 24, note 3, p. 19.

XXV. — Les Alexandrins s'aperçurent qu'en s'étant donné un chef ils n'en étaient pas devenus plus puissants ni les Romains, plus faibles. Ils éprouvèrent une grande amertume de voir leurs soldats se railler de la jeunesse et de l'incapacité du roi; ils se rendirent donc compte qu'ils n'avaient rien gagné. En outre, des bruits couraient que de grands renforts étaient amenés à César par voie de terre depuis la Syrie et la Cilicie; ce qui n'avait pas encore été annoncé à César; ils décidèrent d'intercepter les convois de vivres qui arrivaient aux nôtres par mer. C'est pourquoi ils postèrent en embuscade des navires rapides aux endroits propices près de Canope, pour guetter au passage nos navires. Dès que la nouvelle lui parvint, César fait équiper et appareiller sa flotte. Il en confie le commandement à Tiberius Néron (1). Partent avec cette flotte les navires de Rhodes et avec eux Euphranor, sans lequel jamais un combat naval n'avait été livré, en tout cas aucun sans un bon résultat. Cependant la fortune qui, d'ordinaire, réserve ceux qu'elle a comblés de faveurs pour un sort plus rude, la fortune, différente d'autrefois, était devenue contraire à Euphranor. En effet, dès qu'on se fut approché de Canope et qu'on eut rangé de part et d'autre les flottes en ligne de bataille, elles entrèrent en action. Selon son habitude, Euphranor engage le premier le combat. Il transperce et coule sur place une trirème ennemie. Tandis qu'il poursuit la trirème voisine, le reste de notre escadre étant trop lent à le suivre, il est entouré par les Alexandrins. Personne ne lui porte aide, soit qu'on pense qu'il a assez de ressources en lui étant donné son courage et sa chance, soit que chacun craigne pour soi. Ainsi le seul qui se distinguait dans ce combat périt seul avec sa quadrirème victorieuse.

XXVI. — Vers le même temps, Mithridate de Pergame (2), homme de naissance illustre, qui s'était distingué à la guerre par son talent et sa bravoure, fidèle et digne ami de César, avait été envoyé en Syrie et en Cilicie au début de la guerre d'Alexandrie pour y recruter des troupes auxiliaires. Grâce aux dispositions les plus favorables des habitants de ces

(1) Le questeur Tiberius Claudius Néron, père du futur empereur Tibère.

(2) «Fils de Ménodotos et de la princesse galate Adobogiana, Mithridate, lorsqu'il était tout jeune encore, avait été emmené à la cour par Mithridate Eupator et était resté de nombreuses années auprès de lui, si bien qu'il passait pour son fils naturel. En tout cas, c'est à l'école de ce fameux guerroyeur qu'il apprit l'art de la guerre et devint un général dont la science n'était pas moins priseée que la bravoure.» (GRAINDOR, *La Guerre d'Alex.*, p. 123-127).

pays et à sa diligence personnelle, il avait réussi à rassembler rapidement de nombreuses troupes avec lesquelles il arriva à Péluse par la route de terre qui relie l'Égypte à la Syrie. Achillas avait fait occuper par une forte garnison cette place forte à cause de son emplacement favorable. En effet, l'Égypte tout entière est pour ainsi dire gardée par deux portes, Pharos et Péluse (2) qui y donnent accès l'une par mer, l'autre par terre. Mithridate la fit investir à l'improviste par de nombreux effectifs, malgré la résistance acharnée des multiples garnisons ennemies. Grâce au grand nombre de ses troupes fraîches, qu'il envoyait relever celles qui étaient décimées ou fatiguées, grâce aussi à ses assauts opiniâtres et constants, il emporta cette place le jour même où il l'avait attaquée et y établit sa garnison. Après cet heureux exploit, il poursuit sa marche vers Alexandrie pour rejoindre César (3). Revêtu du prestige qui entoure d'ordinaire un vainqueur, il pacifie toutes les contrées qu'il traverse et les contraint à se déclarer pour César.

XXVII. Il y a un endroit qu'on appelle Delta, pas très loin d'Alexandrie, généralement le mieux connu de toutes ces contrées; il a reçu ce nom de sa ressemblance avec la lettre grecque : en effet, un bras dérivé du Nil se divise en deux branches laissant entre elles un espace qui va s'élargissant progressivement jusqu'au moment où elles se jettent dans la mer, où le littoral forme entre elles l'intervalle le plus large (1). Quand le roi apprit que Mithridate s'approchait de cet endroit et sa-

(2) Péluse était située à 220 stades de l'embouchure du Nil (STRABON, XVII, 1, 21). Cette ville était reliée au Nil par un canal, ce qui permit à Mithridate de faire participer sa flotte à l'assaut de la place forte. (DIO, XLII, 11, 1-2).

(3) L'auteur du *Bellum Alexandrinum* ne donne aucun détail sur la marche de Mithridate de Péluse jusqu'à l'endroit où eut lieu la bataille décisive décrite au chapitre suivant. Mithridate ne pouvait songer à traverser le Delta en ligne droite de Péluse à Alexandrie pour rejoindre César : les bras du Nil et les nombreux canaux auraient trop retardé sa marche. Il se dirigea donc vers le sud choisissant ainsi la voie la plus longue, qui contournait le Delta.

(1) Quel est l'endroit que le *B. A.* appelle Delta et où faut-il situer le lieu de la bataille décisive entre les troupes de Ptolémée et celles de César et de Mithridate? Ces deux problèmes n'ont pas reçu jusqu'aujourd'hui de solution définitive. La difficulté vient, d'une part, de l'imprécision des textes, et, d'autre part, des profondes modifications topographiques, en particulier du Nil, des canaux et du lac Mareotis depuis le temps où se sont déroulés les événements jusqu'à nos jours. Impossible de relater ici les débats entre les historiens relatifs à ces problèmes. Impossible également d'entreprendre une discussion nécessairement longue et complexe. Nous essayerons de préciser les princi-

chant qu'il avait le fleuve à traverser, il envoya en avant de nombreuses troupes avec lesquelles il croyait pouvoir vaincre et détruire Mithridate ou sans aucun doute l'arrêter. Or, bien qu'il souhaitât le vaincre, il lui suffisait cependant de l'empêcher de rejoindre César. Ces troupes d'avant-garde, qui purent traverser le fleuve depuis le Delta et rencontrer Mithridate, se hâtèrent d'engager le combat pour ne pas avoir à partager l'honneur de la victoire avec celles qui les suivaient. Mithridate, grâce à sa grande prudence, soutint leur assaut en se retranchant, selon notre usage, dans son camp. Mais quand il les vit s'approcher imprudemment et insolemment des retranchements, il fit une sortie de tous côtés et en massacra un grand nombre. Si les autres n'avaient réussi, grâce à leur connaissance des lieux, à se mettre à l'abri ou, en partie, à se retirer sur les na-

paux points sur lesquels doit porter l'étude minutieuse des textes, de la topographie et des opinions émises.

Tout d'abord, de quel Delta s'agit-il dans le *Bellum Alexandrinum*? Les anciens distinguaient trois Deltas. Strabon, par exemple, dit qu'on appelle Delta l'espace compris entre les deux branches extrêmes du Nil et le littoral et aussi l'extrémité ou la pointe de ce Delta, ainsi que, en troisième lieu, le village situé à cette extrémité. Le texte du *Bellum Alexandrinum* manque de précision. Voici, pour notre part, comment nous le comprenons: Le Delta, tel qu'il y est décrit, ne peut être le grand Delta de Strabon ni même l'un des deux autres, car dans le *Bellum Alexandrinum* il est question de la division d'une branche du Nil — et non du Nil encore entier — en deux autres branches. Il nous paraît évident qu'il s'agit de la branche ouest du Nil, qui se divise à son tour pour former les branches canopique et bolbitique. Par Delta le *Bellum Alexandrinum* désigne donc l'espace compris entre ces deux branches et la mer. L'endroit (*locus*) où s'opère le partage des eaux est bien connu (*nobilissimus*) et pas très loin (*non ita longe*) d'Alexandrie. Le récit fort vague de la marche des armées peut très bien se concilier avec la description précédente. Mithridate, après la prise de Peluse, s'est dirigé vers le sud. Arrivé dans la région de Tell El Iahoudieh, il eut à traverser d'abord la branche de Damiette. Quand Ptolémée apprit qu'il allait traverser le fleuve (*transeundum ei flumen*), c'est-à-dire la branche ouest, (sans doute immédiatement avant que celle-ci ne se divise en branches canopique et bolbitique) le roi envoya des troupes pour arrêter Mithridate dans sa marche. L'avant-garde de ces troupes venant du Delta (*a Delta*) (de celui qui est formé par les branches canopique et bolbitique) se hâta d'engager le combat avec l'armée de Mithridate, retranchée dans son camp à l'est du Nil. Mithridate la met en déroute. Malgré des attaques sporadiques de l'ennemi, il réussit à passer le Nil et se dirige vers le nord en suivant cette fois la rive ouest du Nil, plus précisément celle de la branche canopique. Il dépêche entre temps un courrier à César pour lui demander de l'aide. Les troupes royales avertissent, de leur côté, Ptolémée du danger qu'elles courent.

Ptolémée, dont la flotte patrouille à l'embouchure de la branche canopique, embarque de nouvelles troupes et part avec elles en direction du sud. Il prend position sur la colline décrite dans le *Bellum Alexandrinum*. César se hâte lui aussi d'aller à la rencontre de Mithri-

vires sur lesquels ils avaient traversé le fleuve, ils auraient été complètement détruits. Dès qu'ils se furent un peu remis de leur frayeur et qu'ils furent rejoints par les troupes qui les suivaient, ils recommencèrent à attaquer Mithridate.

XXVIII. — Mithridate envoie à César un messager pour lui rapporter ce qui s'était passé. Le roi en est également averti par les siens. De sorte que le roi et César partent presque en même temps, l'un pour écraser Mithridate, l'autre pour l'accueillir. Le roi prit le chemin le plus court en naviguant sur le Nil, où il avait une flotte nombreuse toute prête. César ne voulut pas choisir le même itinéraire dans la crainte d'un combat naval sur le fleuve; il fit donc un détour par la mer qu'on dit faire partie de l'Afrique, comme nous l'avons remarqué plus haut (1); il rencontra cependant les troupes du roi avant que ce dernier n'eût pu attaquer Mithridate et accueillit ce général victorieux avec son armée intacte. Le roi avait pris position avec ses troupes sur une hauteur pourvue de défenses naturelles,

date. Pour éviter un combat sur le Nil, il fait un détour par mer jusqu'à l'ouest d'Alexandrie. Il y fait débarquer son armée et suit la rive sud du lac Mareotis. Il rejoint Mithridate avant que celui-ci n'ait été attaqué par Ptolémée. La suite du récit est suffisamment claire et détaillée.

Mais où situer la colline sur laquelle le roi s'était retranché et où il fut battu? Sans vouloir essayer de déterminer exactement cet endroit nous croyons, avec M. Graindor, qu'il faut le chercher le plus près possible d'Alexandrie. «La position des Egyptiens, écrit M. Graindor, était, probablement, à une journée au plus d'Alexandrie: c'est ce qui résulte du texte de Dion relatif à la marche de nuit de César autour du lac Mareotis et de notre restitution des *fasti Caerentani*, qui suppose que la victoire et la capitulation d'Alexandrie datent du même jour». (*La Guerre d'Alex.*, p. 150). Il faudrait donc «définitivement renoncer à l'hypothèse suivant laquelle c'est près d'Illakam, à 130 kilomètres d'Alexandrie, que Ptolémée fut définitivement vaincu». (*Ibid.*, p. 144). A qui objecterait l'impossibilité de contourner en une nuit le lac Mareotis par le sud, depuis Chersonèse jusqu'au Nil, nous répondrions que l'étendue de ce lac était beaucoup moins grande qu'elle ne l'est aujourd'hui, comme l'a démontré M. E. Combe (*Alexandrie musulmane*, extrait du *Bulletin de la Soc. royale de Géographie d'Egypte*, p. 101 et ss.) Si le lac s'étendait très loin au sud et à l'ouest pendant la crue du Nil, il se réduisait à une lagune peu spacieuse à la période des basses eaux. Or c'est précisément durant cette période qu'a eu lieu la bataille du Nil où Ptolémée périt. En effet, d'après M. Graindor (*op. cit.*, p. 147), c'est le 27 mars que fut remportée la victoire finale. C'est l'époque de l'année où les nuits sont les plus longues.

En tenant compte de ces différentes données et hypothèses, on peut conclure que c'est entre l'extrémité sud-est du lac Mariout et la branche canopique du Nil qu'il faut chercher l'emplacement du camp de Ptolémée.

(1) Voir chap. XIV.

de sorte qu'il dominait la plaine de toutes parts, de trois côtés il était protégé par des défenses de différentes sortes : un côté s'appuyait au Nil; un autre était défendu par une élévation assez haute pour protéger le flanc du camp; un troisième était bordé par un marécage.

XXIX. — Entre ce camp et le chemin suivi par César coulait un canal étroit aux rives très escarpées, qui se jetait dans le Nil; il était éloigné d'environ 7000 pas du camp royal. Quand le roi eut appris que César arrivait de ce côté, il envoie vers le canal toute sa cavalerie et l'élite de son infanterie légère pour empêcher César de le traverser et pour engager avec avantage le combat du haut de la rive. En effet, le courage ne servait à rien ni la lâcheté n'avait de danger à craindre. Cette situation affecta vivement nos fantassins et nos cavaliers : ils luttent depuis longtemps sans résultat contre les Alexandrins. C'est pourquoi, en même temps que les cavaliers germains cherchent çà et là des gués et qu'un certain nombre d'entre eux traversent à la nage le canal à un endroit où les bords en étaient moins escarpés, les légionnaires abattent des arbres assez grands pour relier les deux rives, les couchant d'une rive à l'autre, les recouvrent de matériaux de fortune et passent ainsi le canal. Les ennemis redoutent tellement l'attaque de ces intrépides guerriers qu'ils cherchent leur salut dans la fuite, mais en vain; car peu de fuyards réussissent à se réfugier auprès du roi; presque tout le reste est massacré.

XXX. — Après ce brillant exploit, César jugeant que son intervention subite sèmerait une grande panique parmi les Alexandrins, marche aussitôt en vainqueur sur le camp du roi. Comme il le voit puissamment retranché et muni de défenses naturelles et qu'il aperçoit la foule compacte des soldats ennemis postés sur les retranchements, il renonce à faire avancer pour assiéger le camp ses soldats fatigués par la marche et le combat. Il campe donc à peu de distance de l'ennemi. Mais, le jour suivant, il attaque avec toutes ses troupes et prend d'assaut un fortin que le roi avait élevé dans le village voisin non loin de son camp et qu'il avait relié aux défenses du camp par des lignes de communication pour tenir le village; non que César jugeât la position difficile à emporter avec un moins grand nombre de soldats, mais il voulait par cette victoire effrayer les Alexandrins et assiéger immédiatement après le camp du roi. Ainsi d'un même bond nos soldats poursuivent les Alexandrins s'enfuyant du fortin vers le camp, arrivent au pied des

retranchements et de là engagent le combat avec la dernière vigueur. Ils avaient la possibilité d'attaquer de deux côtés : de l'un, où l'accès, je l'ai signalé, était libre; de l'autre, où il y avait un espace restreint entre le camp et le Nil. Les troupes les plus nombreuses et les meilleures des Alexandrins défendaient le côté dont l'accès était le plus facile; ils réussissaient en particulier à repousser et à blesser les nôtres qui attaquaient du côté du Nil : en effet, nos hommes recevaient des projectiles de directions diverses : de face, du retranchement du camp; par derrière, des frondeurs et des archers qui les attaquaient depuis les nombreux navires postés sur le Nil.

XXX. — Quand César vit que ses soldats ne pouvaient combattre avec plus d'acharnement, sans cependant progresser beaucoup à cause de leur situation désavantageuse; qu'il observa que les Alexandrins avaient abandonné la partie supérieure du camp, soit parce qu'elle se défendait d'elle-même soit que les défenseurs se fussent précipités sur le lieu du combat, les uns pour participer, les autres pour assister à la bataille, il donne l'ordre aux cohortes de contourner le camp et d'en attaquer la hauteur. Il confie le commandement de ses troupes à Carfulenus, homme aussi remarquable par sa grandeur d'âme que par sa science militaire. Quand elles y furent parvenues, elles ne rencontrèrent qu'un petit nombre de défenseurs de la position contre lesquels nos hommes luttent avec vigueur; les Alexandrins épouvantés par les cris qui s'élèvent de divers côtés et par l'attaque inopinée, se mettent à courir précipitamment dans toutes les directions du camp. La panique des Alexandrins anime à tel point le courage des nôtres qu'ils envahissent presque simultanément la position de toutes parts, cependant que les plus avancés s'emparent du sommet du camp; ils dévalent de cette hauteur et massacrent un grand nombre d'ennemis dans le camp. Pour échapper au danger, la plupart des Alexandrins se précipitent en masse du haut des retranchements vers le côté du camp qui touchait au Nil. Les premiers d'entre eux furent écrasés dans le fossé même du retranchement sous les lourdes décombres; les autres purent ainsi fuir plus facilement. Il est certain que le roi lui-même s'échappa du camp et se réfugia sur un navire qui coula sous le grand nombre de ceux qui cherchaient à atteindre à la nage les vaisseaux les plus proches, et qu'il se noya.

XXXII. — Après un succès si heureux et si rapide, César, avec l'assurance que lui donne une grande victoire, se hâte vers Alexandrie avec sa cavalerie par le chemin de terre le plus

court et pénètre en vainqueur dans la ville du côté qui était occupé par la garnison ennemie. Il ne se trompa point en comptant que les ennemis à la nouvelle de cette défaite ne songeraient plus désormais à la guerre. Il recueillit, à son arrivée, le fruit bien mérité de sa bravoure et de sa grandeur d'âme. En effet, tous les habitants de la ville jettent les armes et abandonnent leurs retranchements; ils prennent les habits dont les suppliants ont coutume de se revêtir pour implorer la grâce des vainqueurs; ils se font précéder de tous leurs objets sacrés à la faveur desquels ils avaient l'habitude d'adresser leurs supplications à leurs rois récemment irrités; ils se portent au-devant de César pour lui offrir leur soumission. César les prend sous sa protection, leur adresse quelques paroles de consolation, puis traverse les retranchements des ennemis et arrive dans le quartier de la ville occupé par les siens, qui le comblent de félicitations; ils ne se rejoissaient pas seulement de l'issue favorable de la guerre en-même et des combats, mais également de son heureux retour.

LXXXIII. César, maître de l'Egypte et d'Alexandrie, y établit les rois que l'holmène (1) avait désignés dans son testament et qu'il avait supplié le peuple romain de ne pas changer. En effet, l'aîné des deux fils étant mort, il remet le pouvoir au plus jeune et à l'aînée des deux filles, Cléopâtre, qui était devenue sous sa protection, dans ses garnisons. Quant à Arsinoë, la cadette sous le nom de laquelle Ganymède, avons-nous dit, avait régné longtemps en tyran, il décida de l'emmener hors du royaume — pour éviter qu'elle ne rallume une nouvelle dissension à l'aide d'hommes séditions, avant que le temps n'ait affermi l'autorité des rois. Ramenant avec lui la sixième légion composée de vétérans, il laissa en Egypte les autres légions pour mieux assurer le pouvoir des rois, qui ne pouvaient pas se faire aimer de leurs sujets, parce qu'ils étaient demeurés loyaux envers César, ni avoir le prestige que procure l'ancienneté, n'étant établis rois que depuis peu de jours. Il estimait qu'il était et de la dignité de notre empire et de l'intérêt public de les protéger avec nos garnisons, si ces rois demeuraient fidèles; de pouvoir les châtier avec ces mêmes garnisons, s'ils se montraient ingrats. Après avoir ainsi accompli et disposé toutes choses, César partit pour la Syrie par voie de terre.

(1) Ptolémée Antitis.

(2) Arsinoë fut emmenée à Rome, ou, d'après Dion, elle figura au triomphe de César en 48 et assassinée, dans le temple d'Artémis, à Ephèse, après la bataille de Philippe. Cf. GRAINDOR, *op. cit.*, p. 169